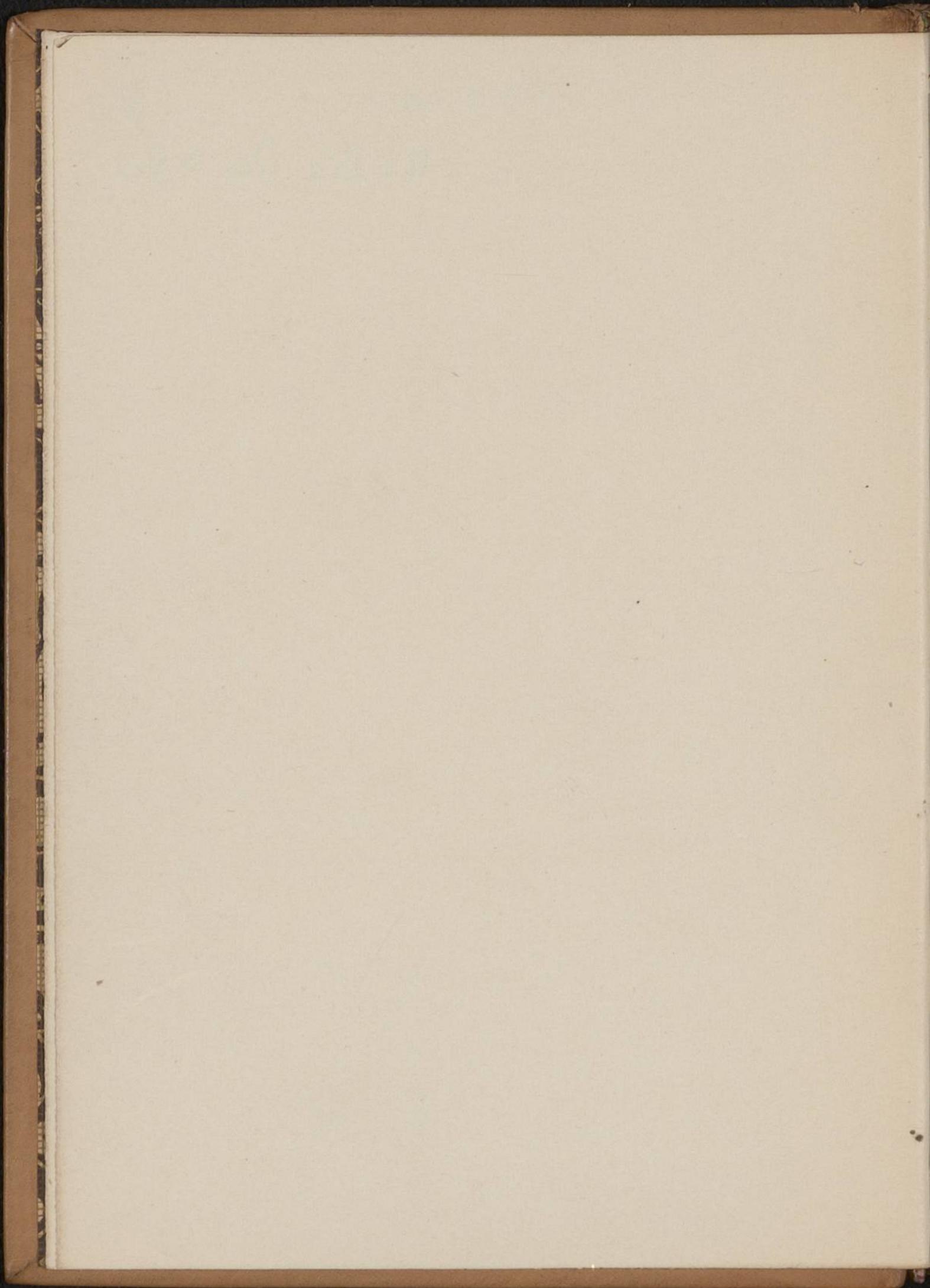


100 ex.

175

MLPO 20090



JAMES VANDRUNEN



LE TROTTOIR



BRUXELLES
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM
26, rue de l'Industrie

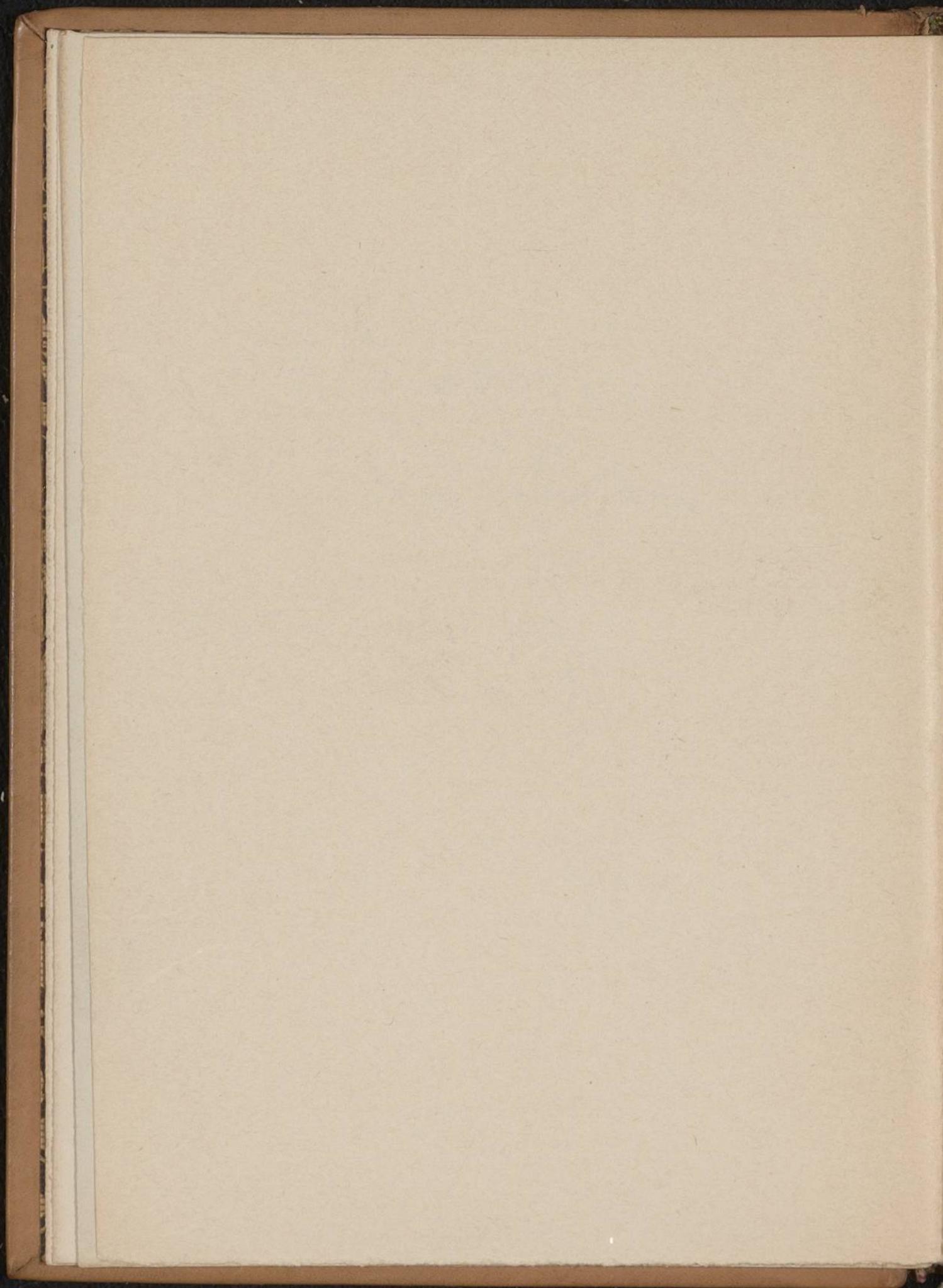
—
1889

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

A Joseph Nève

cordialement

Frédéric



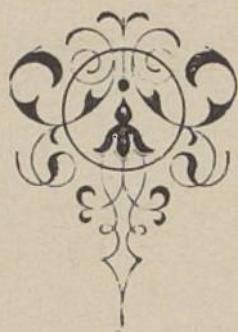
LE TROTTOIR

*Ce TROTTOIR, tiré à cent exemplaires,
n'a pas été mis en vente.*

JAMES VANDRUNEN

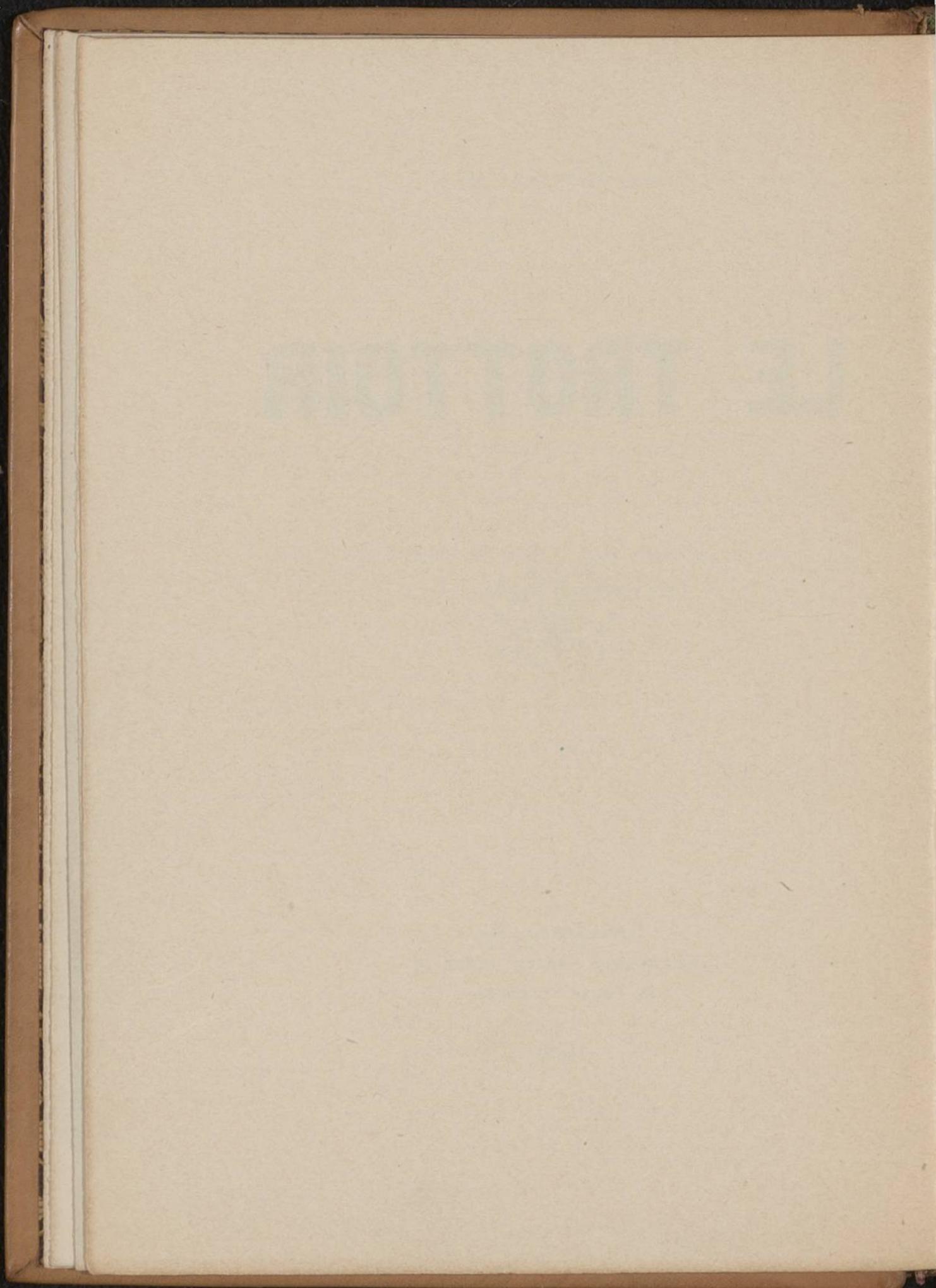
~~~~~

# LE TROTTOIR



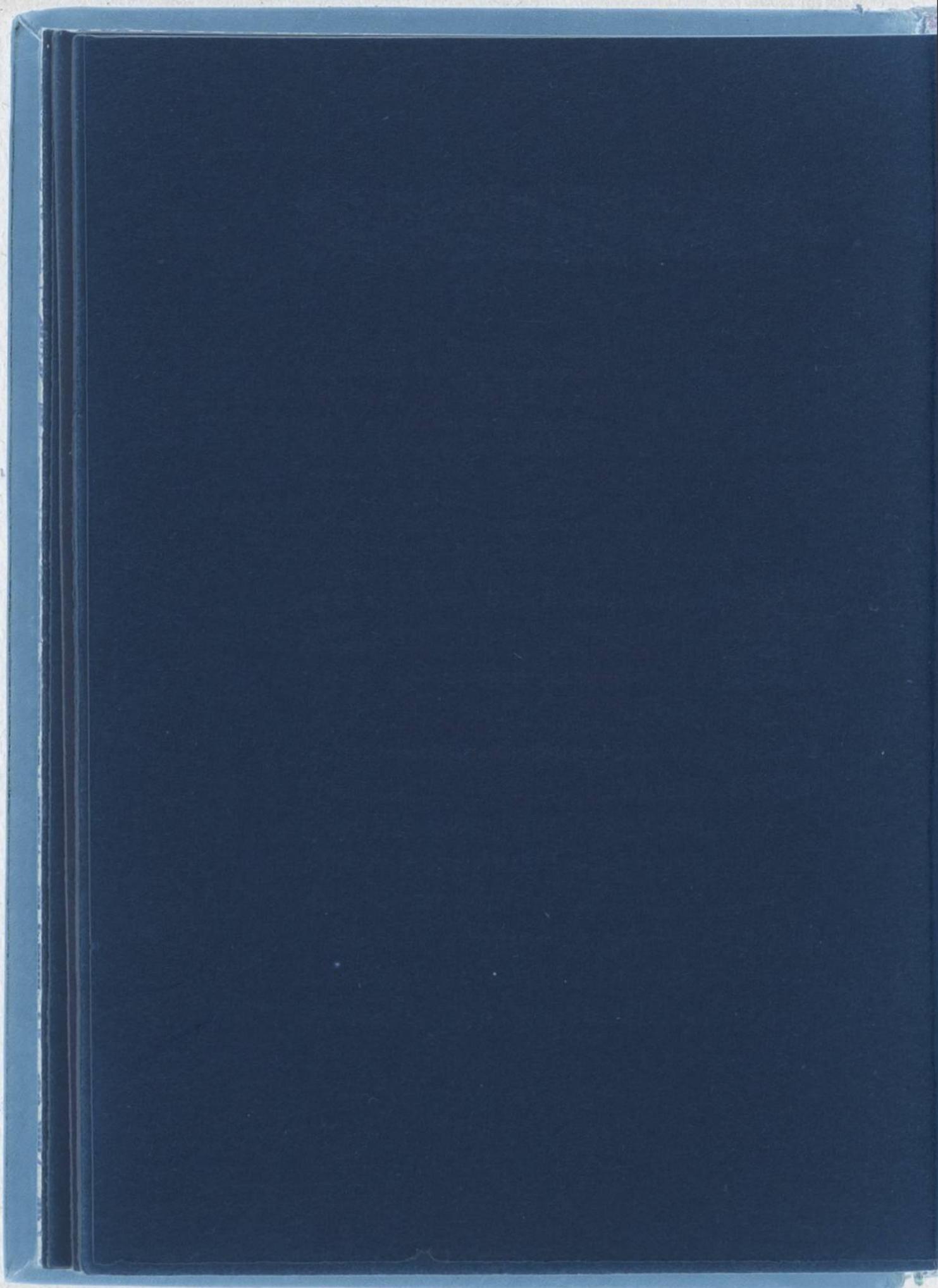
BRUXELLES  
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM  
26, rue de l'Industrie

—  
1883



Celui qui tient toujours ses yeux ouverts, recueille toutes sortes de détails invisibles à la plupart des passants de la vie, si pareils aux passants de la rue, par leur indifférence et leur incuriosité. En aurai-je, moi, perdu des heures, assis à une table de restaurant, enfoncé dans un coin de wagon, debout sur un trottoir de rue, partout enfin où l'animal humain se laisse voir, en aurai-je perdu des heures à déchiffrer de mon mieux le caractère et la destinée de créatures dont je ne savais rien, sinon l'afflux de leur sang sur leurs joues, le pli de leurs lèvres dans le sourire et de leurs paupières dans le clignement, le son de leur voix, leur geste, leur costume?...

*L'Amie inconnue.* PAUL BOURGET.





**L**a rue — fleuve de vie : c'est le mouvement, c'est l'humanité opérant. La maison est le repos et la pensée.

Dans la rue se démène la grande comédie de l'existence...

Avec notre agitation, et les revues à panaches, les enterrements de célébrités, les fêtes officielles, les manifestations politiques et les triomphes d'orphéonistes, — la rue, c'est notre théâtre... Les vitrines lui font une mise en scène;

les maisons, en portants, forment coulisses où les acteurs s'habillent et préparent leur rôle. Les arbres piteux, qui ornent le coup d'œil, ont l'air d'être du zinc, — et leurs racines sont en cages. Enfin, le ciel, étriqué entre les hautes bâtisses, allonge une bande de toile peinte sur ce décor de pierre.

Et là, roule et bourdonne notre monde que pousse ce mystérieux régisseur : la force vitale.

Une confusion hâtée mêle de bousculantes cascades humaines au trot des fiacres, à la précipitation des allants et venants. Sans repos, interminable, cette agitation, sous ses pas toujours multipliés, rabote le pavé, triture la terre. Une presse fébrile, une impatience, parcimonieuse de minutes, embrouillent un désordre ondoyant dans cette cohue élastique... Chacun a son but, le sou-

hait dont il va chercher la réalisation ; une envie ronge chacune de ces poitrines ; tout cerveau est enchaîné à sa préoccupation. Sur les faces distraites, les rires sont factices : ils dissimulent la fixité de pensée de ces avides qui ont de l'arithmétique au fond du regard.

Chiennement, — comme ces affairés sur lesquels monologue Guillaume Tell — ces hommes courent s'arracher les miettes d'un profit ou les lambeaux d'une gloriole jetée à leurs rongeuses appétences. C'est la poussée des affamés vers l'auge. Une bousculade dans un présomptueux brouhaha, avec des heurts brutalisants. Des plaintes d'estomacs vides rencontrent des tintements de monnaie. Les frôlements sont dédaigneux. Les passants anonymes se confondent et se densifient en une géante abstraction humaine, ogre insatiable

qui s'étend sur le trottoir et veut manger.

Le paysan aime répéter que la terre n'est pas bête comme le pavé des villes « la terre travaille : elle fait du blé. » Pour le regardant, le pavé de grande ville nourrit son monde comme l'arpent de terre ; il fait germer des trucqueries ingénieuses, des agencements d'exploitations, des combinaisons de pièges. des envies de fraudes. Les songeuses errances de la misère, le regard bas, laissent tomber une semence vague sur le trottoir, champ d'idées ; et de l'imagination pousse de ces pierres labourées à coups de talons : grandement étrange germination, où les mauvaises herbes sont envahissantes et obstinées.

Tel le travail continu de cette agglomération d'appétits, de cet être collectif qui est la foule, — la foule qui a ses

volontés, ses fringales, ses colères, et son âme.

C'est dans la rue seulement que l'on perçoit les palpitations et les tressaillements de cette dominante personnalité du genre humain, de cet organisme énorme au fond duquel l'homme devenu molécule, est entraîné comme un grain de vie. Dans cette grandeur sursautent des frénésies dont on se sent pénétré et grisé; on est empoigné, entraîné par la contagion de la sensation générale, — et on agit dans la masse... Le lendemain, affranchi de la poussée, on regrette.

Mais, il faut se frotter au prochain, se mêler à autrui, toucher le contemporain, et se laisser aller au courant, — tout comme au bal, il faut danser et sauter, faute de quoi la joie des autres devient ridicule. De même, il faut, au

moins un temps, vivre comme on vit — pour connaître et savoir. Les philosophes aux épaules toujours haussées sont des boudeurs; les penseurs trop à l'écart trichent avec l'existence.

Pour être un homme, il faut, par une pratique attentive, faire son apprentissage d'humanité, aller renifler l'atmosphère de la vie. Et la flânerie, par les rues en travail, donne des leçons, provisionne de remarques qui commentent et expliquent le monde. Flânerie béante, étourdie, curieuse de tout, divertie d'une banalité; vaguerie sans but et toute naïve, — étonnée comme Nell Horn « qui allait en flâneuse, arrêtée pour des riens, dilatée, amusée, savourant... Jamais, auparavant, elle n'avait vu quelle sorcellerie est une grande chaussée ». C'est : regarder, tout bonnement, la vie qui passe, suivre l'affairement de cette

chasse, dont le gibier est la pièce d'or. Car, tous ces fureteurs marchent vers des francs et des centimes. Et nombreux sont les braconniers malins ; et curieux les tours de bâton employés pour abattre les pièces de cent sous « ces remueuses de l'âme humaine, formidables génératrices de toute bassesse ».

Or, c'est là, sur les dalles du trottoir, comme dans un cuvier immense, que le fatum triture des convoitises, manie des affaires, gâche des existences, broie des scrupules dans cette bouillie de vice, — et confectionne des destinées.

Le trottoir, dont le nom est à la fois canaille et drôle — puisque c'est à côté seulement que passe le trot ; le trottoir qui reçoit les évacuations des hautes maisonnées où les existences s'empilent ; le trottoir complaisant à tous et s'en fichant au point de companionner avec

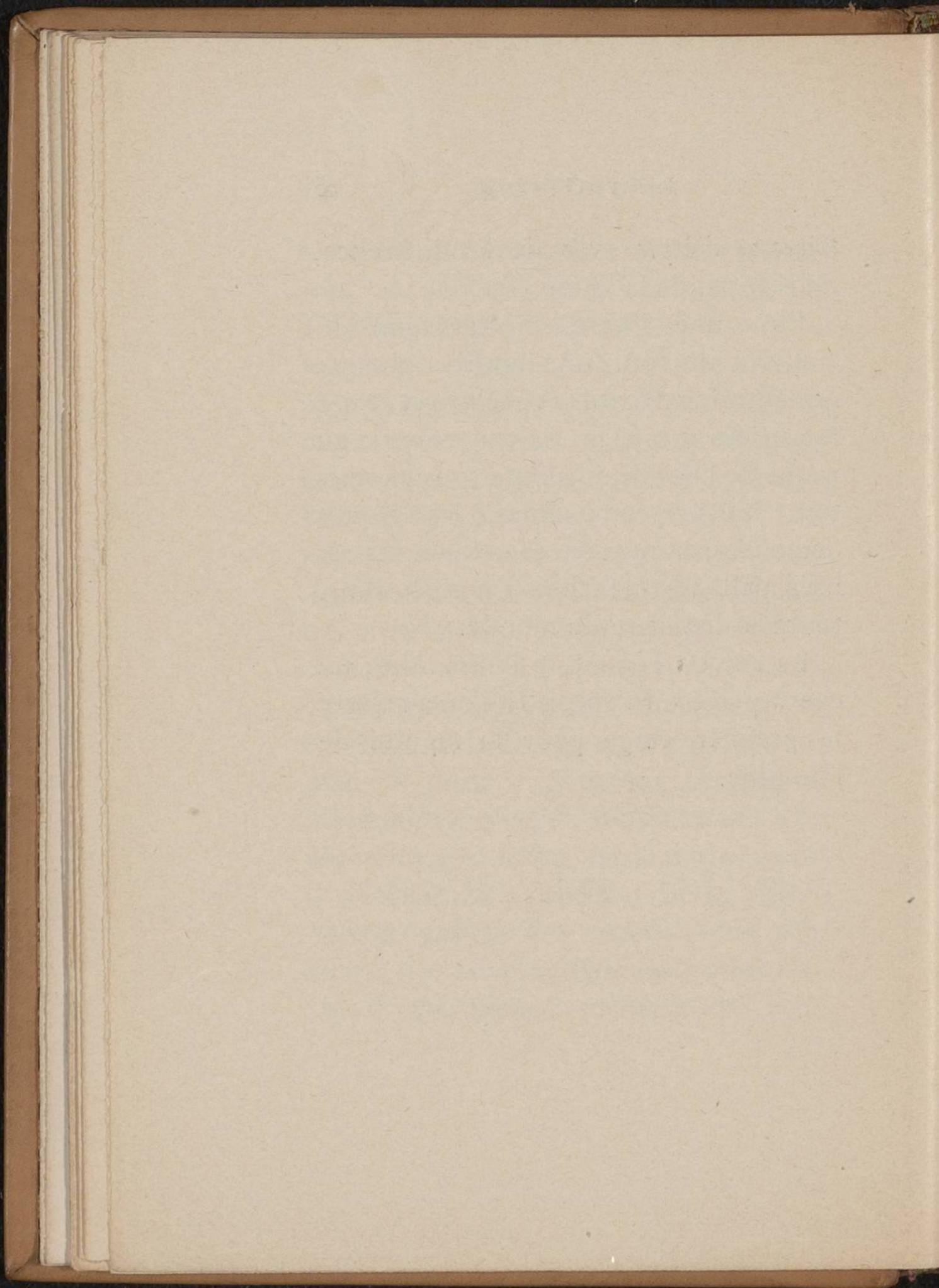
le ruisseau, cousin de l'égoût ; le trottoir, par le hasard des rencontres, est l'instrument du destin. Et c'est surtout le grand confident de la vie, ce ramasseur de toutes les boues. Sur ses dalles raclées par toutes savates, viennent échouer les vieilles réclames et les fleurs mortes, les triomphes de la veille et les paperasses couvertes d'engagements bien signés. Gouaillieur et cynique, le trottoir, indifféremment, accueille les férocités de la vantardise repue et le fiel des haines qui complotent, l'effronterie des tire-laine et la morgue du nouveau décoré ; le poète y pêche des songes, de jeunes ambitions y échafaudent l'avenir, des rêves y tombent, l'aile cassée, dans le crachat du voyou, — et la fille à louer le caresse des volants de sa robe neuve. Le meurtre fouinard et les utopies du moraliste se mêlent dans ce pé-

trissage d'êtres avec de l'indifférence, du mépris, de la haine.

Puis, une averse, lavage venu du ciel, fait du tout une bourbe gluante qui entraîne détritrus et déchets et ce qui fut succès et tapage. La rue emporte au néant de l'oubli les réputations en carton, les oripeaux fanés, les gloires démodées, hontes et scandales, astres usés, paillettes arrachées à nos illusions, toute la déodorure du monde.

La rue est l'égout de l'humanité; un égout placé sur l'autre. Et l'on a réservé le premier étage pour la dignité de l'homme.







**L**a rue qui, dans la combinaison de nos relations, représente le déplacement, le mouvement, l'enlacement des existences les unes dans les autres, la rue, qui est ainsi le principal organe de la mécanique sociale, a son caractère et sa psychologie. Boulevards et ruelles ont leur physionomie grave, solennelle, ou leur frimousse bonne fille, accueillante, d'une bourgeoise familiarité.

Les rues changent de mine et de toi-

lette avec les générations qui les emploient. Notre voirie urbaine, avec le tapage de ses envahissantes réclames, ses tramways démocratiques, ses horloges pneumatiques, ses avertisseurs à l'électricité, ses appareils automatiques, ont un caractère violemment modernisé. On a soutenu la thèse de la corrélation, très directe entre l'architecture et la toilette des femmes ; et même, prétendait-on, la physionomie d'ensemble, le type des femmes correspond à l'aspect de leur ville. Moins spécialement, il est certain que l'aspect et le caractère des rues varient d'après la contrée, la province, et même le quartier. Le peuple fait sa rue. Et il serait séduisant, pour un chercheur, de tracer ce parallélisme entre les modifications de gens, de mœurs, d'état politique, d'activité, et les transformations de la rue, — depuis

le chemin tortueux, rabougri, de la féodalité, qui blottissait les unes contre les autres les cages craintives des manants serrés en une mutuelle protection, jusqu'à « l'artère » grande et droite : il y a de la fierté poseuse dans son inflexible rectitude de tracé; son déploiement, large et lumineux, a quelque chose de la vantardise des immortels principes, et beaucoup du tout-puissant administratif de cet âge du papier visé, parafé, signé et contre-signé.

Seulement, pour ces dernières, à ce jeu compliqué des rapports, enquêtes et ordonnances municipales, on gâte nos voies, on rogne leur caractéristique; en les monotonisant, on les passe dans un uniforme. Il faudrait laisser plus à l'entente des citoyens qui forment tas dans un même coin de ville, et deman-

der moins à l'argent de tous, à l'impôt, cette prébende que l'autorité nous extorque sans prendre aucun engagement pour cette exorbitante rançon...

Ainsi, on vient de peindre la maison du brave homme, mon vis-à-vis, en un ton compliqué et répugnant, qui tient du gris caoutchouc et du jaune cataplasme... C'est odieux à subir toujours devant soi. Lui, le favorisé, n'en verra rien. On a consulté, sans doute, le propriétaire, un architecte, un peintre, voire même le commissaire, tous gens qui ne passent jamais par ici. Mais, on n'a aucunement songé à me prier d'un petit avis, moi, la victime permanente de ce forfait en couleur!... La façade d'un immeuble n'appartient pas en propre au locataire, qui ne traverse guère la rue pour voir la mine de sa demeure; elle concerne bien plus logiquement

l'habitant d'en face, le seul qui souffre quotidiennement d'une architecture gâtée ou d'une coloration qui donne mal au ventre. Ce sont pertinemment choses indifférentes à l'intérieur de la construction. Cette façade était sale : c'est moi seul qu'elle offusquait, — j'aurais pu me plaindre. On la transforme, et on me contraint à supporter sa vue : que l'on ait l'égard bien simple de me consulter, — et je ne manquerai pas de rendre la politesse quand, à mon tour, j'aurai à subir les peintres.

Un tel échange de services et cette réciprocité de prévenances rendraient nos mœurs moins hostiles et feraient, des habitants d'une même zone, une collectivité, maîtresse de sa rue et, par conséquent, responsable de sa propreté et de sa parure. La rivalité stimulerait les zèles. Un quartier serait fier de

l'aspect et de l'entretien de ces rues, — et ces rues, de la sorte, sales ou propres, jolies ou sottes, correspondraient directement aux habitudes et au tempérament de leur population.





**A**u long des trottoirs en fonction, quand se triture le vaseux tripotage de juiverie qui happe, de politique qui flagorne, d'amour qui raccroche, de finance qui promet la lune, de misère chenapanesque et d'âmes vindicatives armées de colères; quand vit et opère cette universelle tromperie que l'on appelle de ce nom informe : le public, — appellation vague qui ne comprend jamais que les autres, mot élastique et malléable et qui a des trans-

formations surprenantes suivant qu'il s'applique aux hommes ou aux femmes ; — le long des trottoirs résillés d'une circulation enchevêtrée se perpétue, grande d'effronterie, la suprême comédie des « gens qui passent ».

Au milieu de ces bavards qui invoquent mentalement Harpocrate, dieu du silence, et parlent pour cacher ce qu'ils pensent, c'est un jeu de devinettes et d'énigmes que chercher un détail, une minutie de la mise, une négligence, un geste, un rien de la tenue ou même un bout de ruban, — et aujourd'hui, il ne faut jamais demander à un homme pourquoi il est décoré, — enfin, un indice qui permette de coller un titre, une profession, un rôle, un caractère, une pensée ou une intention sur telle physionomie. Erreurs et quiproquos sont prestes à surgir : le facies d'un magis-

trat et la trombine d'un maître d'hôtel gourmé ont des parentés de gravité compassée.

Sans avoir trouvé la pierre magique, que l'on dit être dans la tête du dragon, et qui rend les cerveaux pénétrables au regard; même sans le simple lorgnon de M<sup>me</sup> de Girardin, — elle est d'une divertissante observation, cette parade de menues manies, des sournoiseries, des petits ridicules, des hypocrisies spontanées, des mines, des allures et rencontres, des incidents drôles ou cruels, dans le défilé des passants, la comédie du tout le monde en scène, les jeux de ce vous et moi comédiens.

Absorbante flânerie, travailleuse paresse, perdue à travers les rues à regarder la vie et ses acteurs, à détailler des dessins de têtes, à déchiffrer museaux, binettes, gueules, frimousses, à

gratter le fardeux sourire, à faire du paysage facial.

Elle est, sans répit, distrayante, cette diversité de foule qui remue, et s'en va, et se renouvelle. On a beau voir et connaître par cœur, toujours des traits nouveaux paraissent et des notations se lèvent au long des boutiques qui guignent le client... Ces vitrines ne raccrochent pas les mêmes parts dans l'attention qui passe. Chacune amorce ses curieux dans l'incessant courant. Et presque, au détail d'un promeneur, on peut présager où il s'arrêtera.

Entre les personnes qui examinent un même genre d'objets, règne une analogie de pensée; cette attention vers un même but trahit une confraternité de penchants; tout le groupe stationnant montre une similitude de goûts et quelque parenté de caractères.

Aussi, chaque étalage a son type de curieux.

Devant les marchands d'or, aux guichets des changeurs et devant les listes des derniers cours de la Bourse, des têtes anxieuses, le front tourmenté, les yeux trafiqueurs; gens hâves qui bourricotent et lutinent la fantasque divinité dont la devise est : aux innocents les mains vides.

A côté, un vendeur de comestibles arrête un encombrement de bien portants : beaux ventres, estomacs capables et joues rebondies, — et les regards, avec de luisantes convoitises, goûtent idéalement aux victuailles somptueuses.

Le libraire, s'il vend les nouveautés retient les jeunes aux chevelures ardentes, aux théories frénétiques; tandis que le bouquiniste qui donne dans l'ancien a sa galerie de vieux feuille-

teurs, lunettes hautes et le nez sur le papier; lettrés rassis, gourmets de périodes académiques qui semblent des phrases en jardins ratissés; le nouveau, qui ose et écrit ferme, scandalise ces sévères disant comme le vieux professeur : je ne lis plus, je relis.

Le bijoutier, comme la modiste, ont leur monde de regardeurs, ces clients platoniques.

Devant les claviers du dentiste, des malheureux font des grimaces.

L'éditeur de musique groupe des hommes vagues et inspirés, chercheurs de mélodies, les yeux perdus à la poursuite de notes qui se sauvent en sautilant sur des portées imaginaires.

Et là-bas, devant ce petit magasin qui offre, en quantité, certains détails complaisants et rebondis, compléments trompeurs de la toilette féminine, que

de femmes maigres! que de femmes maigres!

Surprises et imprévu de remarques qui entraînent et récréent la baguenauderie, durant ces traîneuses promenades qui tournent et retournent.

L'homme qui marche seul a des abandons, un laisser-aller qui déteint. Étant chez tous, il s'estime chez lui. La contrainte se dénoue et le naturel rapatrie. Gestes et démarches, attitude et regard sont sans préparation. C'est le type dans l'intimité nature.

Mais d'autres, en nombre, rengorgés sous un panachage de titres, viennent parader, la poitrine large, la tête fanfaronne; ils miment le boniment de l'épate; ils pavonnent en conquérants, et se charrent dans l'attention circonvoisine.

Passé le mouvant apothéose de l'or-

gueil, fait de mépris, d'insultes et de jalousies dépitées, — depuis ces commis, cavaliers du dimanche, qui fionnent, sur de malingreux locatis, du sport à trois francs l'heure, et pavanent pompeusement sur d'efflanquées haridelles leur grotesque très fier, leur ridicule tout naturel, — jusqu'au vainqueur d'une bonne affaire qui se dilate, les poches lestées, en cette arrogance de celui qui a de l'argent et par conséquent place partout. Il a le mot qui ouvre à présent les cavernes des quarante millions de voleurs : j'achète. C'est le serein et flegmatiquement imperturbable : combien ? par lequel un richard d'Amérique se tire de tous mauvais pas dans le bas roman de l'*Homme de joie*. Montrer son or, c'est affirmer sa supériorité aux passants... Voyez l'influence des bijoux sur les mouvements : cuisi-

nière, diplomate, collégien, marchand de parapluies, éprouveront le besoin de se passer la main sur la joue, si cette main est parée d'une bague qui leur semble belle. C'est encore l'aveu si cru de l'amant de cette dompteuse dont la main vient d'être happée par un lion :

— Est-ce la main qui avait le brillant ?

Autre triomphal orgueil : les fêteurs, les nigauds éméchés qui promènent leur boucan, qui répandent leurs rires sur la foule et qui veulent que les autres, tout au moins, dans leur envie, croient à l'authenticité de cette joie. Et ce n'est que rigolade abrutie, ritournelle de plaisirs usés, de jouissances faisandées dans la banalité des noces au curry et des amusements laxatifs. Cette odieuse vulgarité satisfait machinalement l'intellect de sole frite de ces jeunes gens

d'aventures, joueurs sans argent, gandin à crédit, hôtes du hasard, rentiers sans rentes, ces défroqués de l'église du chic, ces rastaquouères problématiques aux types si variants que le langage courant doit, en leur défaveur, forger sans cesse de nouvelles appellations. Mais, tout de même, ces excessifs retombent dans leur banalité d'origine ; leur corporation, qui veut se signaler et empoigner l'attention publique à la gorge, a ses normes, ses formules et ses consignes.

Si peu d'hommes au surplus, restent eux et ne deviennent pas les autres. L'imitation — qui a pour titre la mode — domine et commande. Le langage, le geste, ainsi que l'extérieur de l'homme ont des fantaisies momentanées et épidémiques. Certains mots s'imposent à tous. On se plaît au plagiat des

figures connues. Tel habile de la politique ou de la finance est le modèle du jour : son vêtement, sa coiffure, ses phrases, ses tics sont repris et fondus en une inharmonie disgracieuse. Et l'on voit un saute-ruisseau en melon gras passer comme un reflet d'un luisant banquier ou d'un ambassadeur articulé aujourd'hui en vogue.

Peu d'originaux, peu d'étonnants par leur sincérité privée, dans ce trimbalage de fausses élégances, de goûts appris, de langage copié, d'habitudes monotones, de natures asservies, de bourgeois automates, de vestons d'uniforme...

Et tout de même, tout de même, la vie impose, malgré eux, à ces êtres barbouillés d'insipidité, un intérêt mobile et capricant ; et sur ce stroom de bêtasserie, sur ce giroitement de têtes quelconques, flotte une fantaisie en dehors,

une fantaisie qui n'est vue que de haut, par celui qui se place un peu à l'écart, une fantaisie que savourent ces doux flâneurs ne dissertant que sur le bien vivre, qui s'en vont, les yeux partout, les idées nulle part, — et poursuivent, droit devant eux, ce régal de temps perdu, d'heures gâchées, et, voluptueusement, se prélassent dans cette jouissance que dit don César de Bazan, prince de la Bohême, quand il s'écrie : c'est si bon de gaspiller...





**C**es personnages, ainsi promenés en laisse par l'improviste, se rencontrent, se heurtent, se retrouvent en duos, en scènes, en imbroglios, en incidents qui sont des commencements de pièces, des bouts de drames. Et quand, fortuitement, surgit un rien de comique, il est fait des larmes d'une victime ou de la mélancolique résignation d'un faible, — comme la joie badaude quand des drôles turlupi-

nent un ivrogne ou agacent un campagnard ébaubi.

Dans son tous les jours fatigué, la foule — qui n'a pas le temps de la sensiblerie! — a des égratignures aiguës, des duretés, dont l'aveu est toujours risible. Ce sont des riens, des piqûres, mais des piqûres qui se répètent avec une obstination affolante; et sur ces bobos moraux, impossible de mettre le baume d'une confiance, car il se trouve toujours là un de ces brutaux, capitaines du mal, le cœur étamé par l'expérience, un de ces blindés qui comprennent les derniers et parlent les premiers et qui vous dit : Ah! bien, si vous vous chagrinez pour de pareilles vétilles!.. Mais, c'est la vie, cela, mon cher.

Le rare curieux à qui ces vétilles méprisées sont chères, guette ces rages muettes, ces endolorissements de l'âme

et — avec les délicatesses de l'entomologiste qui porte un flambé jaune strié d'encre ou qui fixe sur un bouchon un vulcain rouge dans le casier des lépidoptères, — il ramasse, en ses promenades, ces bouts de souffrance qui traînent, les rapporte et les pique, encore frais, sur une feuille de papier blanc.

Ce matin, à l'heure où les bureaux vont s'emplir, je voyais les employés, humbles, exacts, filant bien vite pour ne pas frustrer de pauvres minutes un patron hargneux.

Devant moi, un homme, le chapeau luisant et fier d'un retapage, s'en allait, menant par la main un bambin vif, le sac de cuir plein de livres, un cahier sous le bras.

Tout, chez le père, chez l'enfant, montrait l'ordre soigneux, l'économie

rangée ; la propreté du petit, une reprise bien faite au paletot, son linge blanc, ses cheveux bien peignés, tout trahissait les doigts d'une tendre mère de famille ; on retrouvait les bonnes recommandations maternelles.

Et le petit trottinait à côté du père... Arrivés au bout du trottoir, ils s'arrêtent. Le père met deux gros baisers sur les joues de l'écolier : c'était évidemment l'habitude de tous les jours, à cette place ; l'un prenait le chemin du bureau, l'autre, la direction de la classe.

L'enfant partit.

Mais le père resta. Il regardait s'éloigner le sac de cuir tapotant les hanches du petiot, et le suivait d'un regard de protection aimante... On n'est pas riche ; on ne peut pas payer des domestiques et faire conduire les moutards ; il faut soi-même, aider, le matin, pour ne pas

laisser trop d'ouvrage à la mère ; on part à la dernière minute... Les rues, pour un gosse de dix ans, c'est inquiétant ; ce chérubin, une voiture pourrait le heurter, un polisson va peut-être le salir ; on lui parlera ; il perdra la tête...

Tout cela était dit, avec souffrance et inquiétude, dans les traits du père qui confiait son enfant à l'indifférence brutale qui passe, — et demain, au même coin, à la même heure, cet homme retrouvera la même douloureuse angoisse qu'il gardera encore pendant le travail de la journée.

Il jeta un long dernier regard — et, tête basse, prit la route du gagne-pain.

Un cheval tombé fait embarras au milieu de la chaussée. Deux cents curieux. Et chacun pense : Je vous demande un peu ce qu'on regarde-là !

Faut-il vraiment que ces cent quatre-vingt-dix-neuf imbéciles aient du temps à perdre !

Un petit ramoneur a sauté en croupe d'un camion. Le conducteur s'aperçoit du forfait et cingle le coupable d'un formidable coup de fouet.. Du sang barre de rouge la joue noire de l'enfant qui se sauve hurlant de douleur : — aucune émotion dans le public ; ils trouvent cela tout naturel, ces passants parmi lesquels se trouvent peut-être des membres de cette société sensible qui commande aux cochers de faire stationner leurs chevaux à l'ombre.

Dans une boutique à louer s'est installé un industriel qui grave des verres à la minute.

Un homme d'un certain âge, une

compagne au bras, et tous deux l'air familièrement aimant, s'arrête. Avec une amabilité empressée il offre un de ces gobelets, et demande :

— Veux-tu me dire tes initiales ?

Une voiture de déménagement s'emplit devant une maison ouverte. Et le conducteur a jeté devant ses chevaux débridés une botte de paille que les deux maigres bêtes mâchonnent avec jouissance... Un voyou entraîne la botte de paille à deux mètres devant les chevaux. Les bêtes, suppliciées, tendent le cou, s'efforcent désespérément d'atteindre cette proie convoitée... Et les commissionnaires du coin la trouvent très drôle, la blague.

Deux ouvriers gris portent un cercueil habillé d'un drap noir. Repris de soif,

ils déposent leur charge à l'entrée d'un bouchon.

Vient un chien que la chose étonne : il flaire — et pisse.

Des polissons dénouent le drap et jettent de la boue dans la grande boîte.

Une petite fille passe à la main d'un vieux tremblotant. Elle demanda ce que c'est : le vieux effrayé presse le pas.

Et quand les ouvriers sortent du cabaret, ils chassent un galopin qui joue au cavalier en chevauchant le cercueil qu'il éperonne à grands coups de talon.





**P**our les museurs — leurs bons amis, — les rues vivent et ont une personnification.

Les rues ont leurs habitudes, leurs apprêts, leur intimité matinale quand l'arrosage les débarbouille à grande eau ; puis leur toilette faite, brossées à coups de balais, des après-midi à falbalas quand, toutes vitrines parées, elles se sont faites belles pour les visites de la foule promeneuse.

Mais, c'est à la venue de la saison

vernale, aux premières tendresses de l'année, qu'elles ont surtout de jeunettes coquetteries et des fringances... Le printemps des rues vaut le printemps des bois.

Avril sonne fraîchement sur le calendrier et réchauffe en ses matinées bueuses les grosses tours sombres, réfléchies, engourdies par le froid.

Le ciel grand, d'un bleu sans fond, bien nettoyé, purgé de ses grisages d'hiver, s'étend ; de bons gros nuages cotonneux et câlins, des nuages qui ne font pas d'averses, viennent se rouler paresseusement dans ce premier beau ciel, poursuivis encore par une légère brise.

C'est un joli moment, cette première embellie qui s'élançe comme d'une trappe de féerie, dans un décor de neige fondue et de manteaux fourrés. C'est

une délivrance, une liberté, ce jour qui n'est pas encore un beau jour, mais son annonce, et qui vient surprendre, avec ses promesses de feuilles nouvelles, les frileuses, les pieds sur la chaufferette.

Il est si bon, ce soleil frais, un soleil jeune, éphèbe, qui semble ne pas encore oser; il ne chauffe pas; il essaie. Il a tous les airs d'un petit amoureux: avant que le printemps lui ouvre tout-à-fait la maison de Demoiselle Nature, il vient rôder, timidement, blanc, pâle, avec des clartés doucement cérémonieuses qu'il ne pose pas résolûment. Son rayon fluet se faufile et tente l'accueil; il tourne avec des sourires gauches, n'ose se déclarer, abrège sa visite et se sauve, confus, gêné, se cacher derrière un gros nuage. Mais va donc! Collégien de soleil! on t'attend.

Dans les parcs et jardinets, les arbres

ne demandent pas mieux ; les pauvres vieux, noircis, secs et enkylosés, raidis de rhumatismes et de courants d'air, s'ils étaient bien certains que la fête commençât pour de bon, comme ils quitteraient allègrement leur tenue d'invalides ! Ils dégourdiraient leurs bras trempés, brosseraient leur écorce, secoueraient leurs pousses et feraient verdiller ces folioles chiffonnées qui jettent de la dentelle d'ombre sur les trottoirs.

L'air aussi a des douceurs nouvelles. Il ne va plus son grand train, il ne fait point mal aux joues en passant ; il est doux, moelleux, épais, transparent. La journée est caressante, il fait un temps de velours.

Le gracieux matin, les belles nuances, les bonnes sensations qui font aimer l'hiver, parce qu'il nous donne cette

heure-là. Il semble qu'on a fini de pleurer, et qu'on savoure ce premier sourire des yeux consolés et encore humides, sourire meilleur que la joie, parce qu'il garde encore un reste de souffrance.

Et les bruyants battements d'ailes des oiseaux bavards jettent leur rentrée au dessus des toits. Tout reprend, vit, s'épanouit, une jeunesse recommence, et en respirant bien fort, on croit sentir le lilas...

C'est le petit printemps.

Premiers chatouillis de l'avrillée, et pousse des primes poésies.....

Une gamine de la couture s'arrête devant le panier d'un marchand de fleurs, ardente d'emporter à l'atelier, dans une niche de son corsage, un peu de ces violettes qui ont un parfum de grand air et de liberté.

— Combien les violettes?... Non, pas ces bouquets, les plus petits.....

— Vingt centimes.....

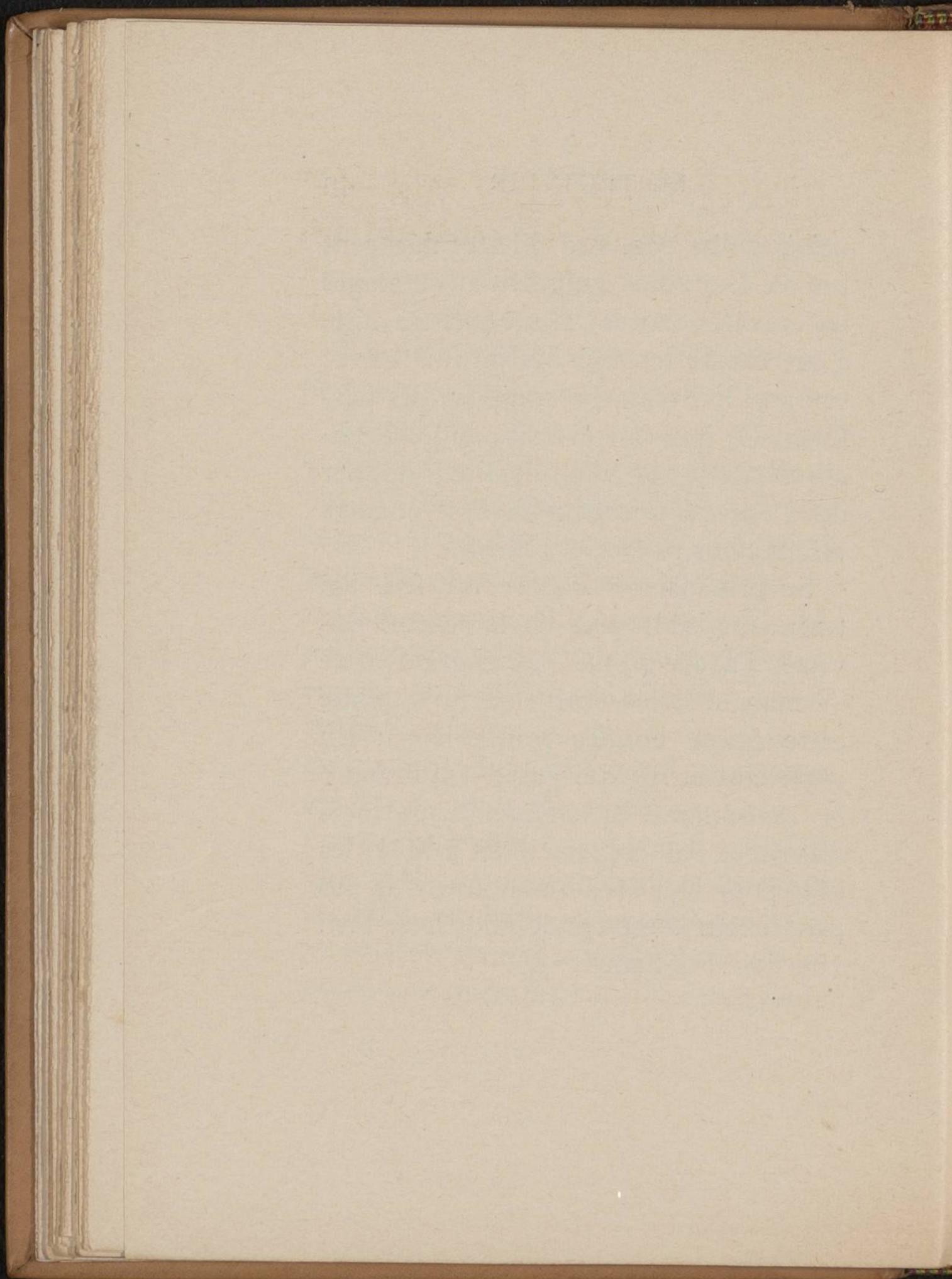
Elle hésite bien ; mais, décidément, le prix est déraisonnable, et elle s'en va...

Les gamins suivent un vieux râpé qui a sorti « le premier chapeau de paille ». Là-bas, les guinguettes lavent leurs tables et repeignent les tonnelles ; les boutiquiers déroulent leurs tendelets : la mécanique est rouillée, elle grince et de grands plis barrent les raies grises et rouges de la toile. On refait municipalement les squares, et on badigeonne les maisons. La rencontre d'un aveugle est une douloureuse émotion.

En revenant du travail, il n'y a plus cette hâte que font le froid et les pieds mouillés ; on flâne le long des trottoirs, les paletots flottent, déboutonnés, et les bourgeois ravis peuvent lire leur jour-

nal à petits pas. Les fillettes dégagent un peu leur col et guignent aux étalages les cravates claires ; le muguet travaille à ses clochettes dans les jardinets avec son ami le thym, qui compose des parfums. Ce jour-là, on voit même, ô magique poésie ! on voit un éditeur donner deux sous à une pauvre — et nous allons nous payer des radis !

Surpris d'avoir encore du feu, j'ai traîné ma table près de la fenêtre ouverte. J'avais grosse besogne à abattre — mais, délicieusement oisif, j'ai humé cette prime bouffée printanière... En regardant la rue qui passe, j'ai savouré la rayonnante bienvenue de ce mois d'avril et j'ai écrit ce billet à MM. les lilas pour leur recommander de ne pas perdre leur temps et de nous faire bien vite des rues fleuries.





**L**il y a des rues qui grognent, malsentantes dans leur sans soin ; des rues sévères et placides, des rues d'affaires ; des rues de halles qui sont des cuisinières ; et des rues complexement architecturées qui font les précieuses.

Il y en a de jeunes, il y en a de vieilles ; de gaies et de tristes ; il y a des rues en deuil qui vont aux cimetières ; il y a même des rues qui chantent — et cela, monsieur, offusque l'autorité.

C'est vrai, les règlements de police sont d'une dureté pour les orgues, vielles et musiques nomades, — qui sont les fredons des rues. On pourchasse le piano mécanique. Ce pauvre piano manchot est expulsé de la circulation comme un dangereux communard..... L'apitoyant instrument à quatre roues, un peu cousin avec l'orgue et parent avec la harpe, aura-t-il jamais son Fléchier, pour lui bâtir une oraison funèbre que réciteront nos petits enfants?..

Vous l'avez vu arriver, cahotant doucement, le long des trottoirs, son gros ventre de noyer et de soie rouge, gonflé du génie de Beethoven et de la science de Vaucanson : le mariage du fa dièze avec la manivelle coudée, devant une noce de bambins émerveillés. L'équipage était traîné par un pitoyable cheval, maigre, en équilibre

sur quatre piquets roides et osseux. Cher vieux, que fait-il, aujourd'hui, sans gagne-avoine ! Il est peut-être, le museau sur le pavé, entre les brancards d'un fiacre à attendre ces coups de fouets qu'il ignorait quand il était « artiste ». Encore une victime de l'administration !

Cet invalide à quatre pattes rappelait ce gamin descendu de Montmartre à Longchamps pour voir les courses, et qui s'écrie en apercevant un morceau de jockey sec et sans ventre sur un grand flandrin de cheval-araignée : « Diable ! Faut croire que dans cette partie-là, on gagne à peine de quoi se nourrir ! »... Ce n'était pas un ambitieux, le pauvre cheval ; il avait de la philosophie, rien ne l'émouvait et il fermait mollement l'œil en savourant la musique, transporté à ce point qu'il fallait bien trois avertissements pour qu'il se mît

à essayer douloureusement d'avancer sa béquille gauche.

Tout un tableau, ce vieil animal, — la peau rousse flottant lâche sur les os pointus, — raclant le pavé de son sabot butant, et conduit en longe par un Italien aux mains sales, un morceau de plume verte passée dans la ganse de son feutre rougi, tombant sur les yeux.

L'homme avait débuté sans doute en promenant un violon ou une flûte des Alpes le long des tables des cafés ; puis la fortune enflant sa ceinture de cuir, il aura eu une vielle, et enfin il a élevé l'art des rues à la hauteur du piano mécanique. Derrière, vient la femme, la main sur la boîte où dorment les danses frétilantes et les morceaux à effet ; une Italienne, sur de grands pieds, la figure mate avec deux trous bleus ourlés de noir ; sa taille flottante, ses grosses

hanches, ses colliers, ses jupons à bandes de couleurs, tout cela tranche sur mesdames les passantes en leurs robes ternes. C'est de la gaieté qui se promène par les rues... Et on la supprime !

Cela amuse tout le monde : quand il s'arrête, le beau piano à dorures, devant une de ces grandes maisons dont les vitres sont blanchies parce qu'il ne faut pas distraire trente laborieuses, couturières le jour, jeunes filles le soir, il leur met du courage au bout des doigts ; ces trilles métalliques venant sautiller dans l'atelier, c'est un souvenir du grand air ; et le quart d'heure passe vite.

La valse pour la couturière, c'est comme la grosse caisse pour le soldat, cela fait avancer. La musique commence : et le silence tombe dans cette grande cage d'oiseaux jaseurs. Les ateliers où

la jeunesse s'enferme les longues journées et se brise la poitrine, laissent pénétrer un peu d'oubli et l'on se paie deux sous de musique comme le gamin, en été, se paie deux sous de glace napolitaine : cela fait du bien, cela rafraîchit; le temps accommodé à la musique passe mieux. C'est l'orchestre du peuple. Et il a beaucoup de tact, ce montreur de musique, il respecte les écoles, autres ateliers où les distractions coûtent des centaines de vers ou d'interminables verbes.

Tout en lançant, à pleins accords, la joie par toutes les fenêtres ouvertes, il donne un cachet riant, quelque chose d'amusant à nos rues, qui ne sont pas déjà si drôles. Vous voulez, messieurs de l'hôtel de ville, supprimer cet innocent moulin à musique : mais, dites-nous donc, une bonne fois, ce que vous

voulez en faire, de notre « voirie publique? »

Au temps jadis, filles mal gardées, peu soignées, ne se tenant pas guindées, courant à droite et à gauche, pour traverser un marché, passer près d'un monument ou enjamber la rivière, nos rues s'en allaient au caprice de leur bon vouloir et un peu à la fantaisie du hasard, qui est un artiste aussi celui-là. Il n'a pas vu les dessins réglés et empesés de M. Stroobant, il n'a pas de diplôme, mais ce n'est pas le premier venu, tout de même, et il avait fait de nos rues des allées originales, changeant à chaque pas, découvrant, à chaque tournant, un coin nouveau qui vous donnait envie de continuer ; on ne se fatiguait pas ; c'était une grande « invitation à la marche » que jouait tout le long de la rue serpentine, la symphonie de l'architecture,

jetant les unes près des autres les maisons que vous démolissez pour les faire rentrer dans le rang. Car aujourd'hui vous redressez ces bonnes rues à grands coups de jalons dans les côtes; vous en faites de grandes pécores bien élevées, des bêtasses roides et froides, l'air méchant; quelle drôle d'idée! On s'entend marcher dans vos *belles* rues blanches et vides; il semble qu'on n'arrivera jamais au bout, et on est fatigué après cent mètres entre ces maisons carrées, plates et muettes. Le niveau à la main, Procustes des bâtisses, vous êtes les apôtres de la ligne droite; le bord des trottoirs, la ligne des corniches, la ligne des faîtes, il faut que tout cela, roide, étroit, fixe, uniforme, sec, invariable, s'en aille là-bas, concourir sur la ligne d'horizon!... L'Anglais qui arrive devant une de ces interminables rues sans fond

fait un : Aôh ! jette un coup d'œil sur la première maison , et il a tout vu ; il s'en va, il connaît la suite et jamais il n'aura le courage de s'en aller jusque là-bas, là-bas, tout au bout : il a gravi le Mont-Blanc avec ses six filles et ses huit garçons, mais jamais il n'affrontera une de vos rues, messieurs de la ligne droite , tandis que le Kalverstraat, à Amsterdam, ou la rue du Pont à Rouen le retiendra une journée sans le lasser.

Et ce n'est pas tout : ces pauvres rues se permettaient de chanter. Laisser passer le monde, c'est leur travail, aux rues, ces ouvrières du mouvement, et elles chantaient en faisant leur besogne ! Indignés, du haut de vos bulletins communaux, vous avez dit avec sévérité : « Comment ! mesdemoiselles les rues, vous que nous avons si bien élevées, vous chantez comme des repasseuses,

fi! donc, les belles, laissez cela aux rues de village, les jours de kermesse!... » Et vous bannissez le piano mécanique, voulant laisser votre ligne droite s'allonger dans le silence le plus digne et le plus embêtant! En un mot, vous faites des rues idiotes, qui ne disent rien et qui ne rient plus. On ne va plus flâner dans vos rues, on s'y dépêche, et le tramway règne en maître. On lit en marchant, car marcher maintenant c'est aller toujours tout droit avec des quarts de conversion à droite ou à gauche. Au moins, de temps en temps, on voyait, on entendait quelque chose, c'était trop! et vous bâillonnez la voix qui chantait sous les balcons, vous biffez cette gaieté des rues.

Bien inoffensif, pourtant, cet événement qui vient au pas traînant de sa haridelle, rire dans le quartier. A un

coin de rue, contre le trottoir, le cheval cale ses jambes bien larges, baisse ses naseaux, et l'Italien tourne machinalement sa manivelle qui lui reedit, pour la centième fois de la journée, *le Beau Danube bleu*; et la valse s'éparpille dans l'air en petites notes dansantes qui vont frapper à toutes les vitres; on ouvre les fenêtres pour laisser entrer un peu de bon air trempé de musique; la cuisinière, s'essuyant les mains à son tablier, regarde; du premier, on laisse tomber une pièce de cuivre que l'Italienne va ramasser dans sa boîte de fer-blanc, — elle revient s'appuyer songeuse contre le gagne-pain à musique, et pense au ciel, par là-bas, derrière les montagnes, ou à son dîner du soir; l'épicier est à sa porte, les poings sur les hanches et le tablier relevé; les gamins font la haie, les mains larges derrière le

dos, et les fillettes dansent sur le pavé! Qui cela mécontente-t-il? Un chien, parfois, qui se campe devant le cheval et hurle, la gueule en l'air.

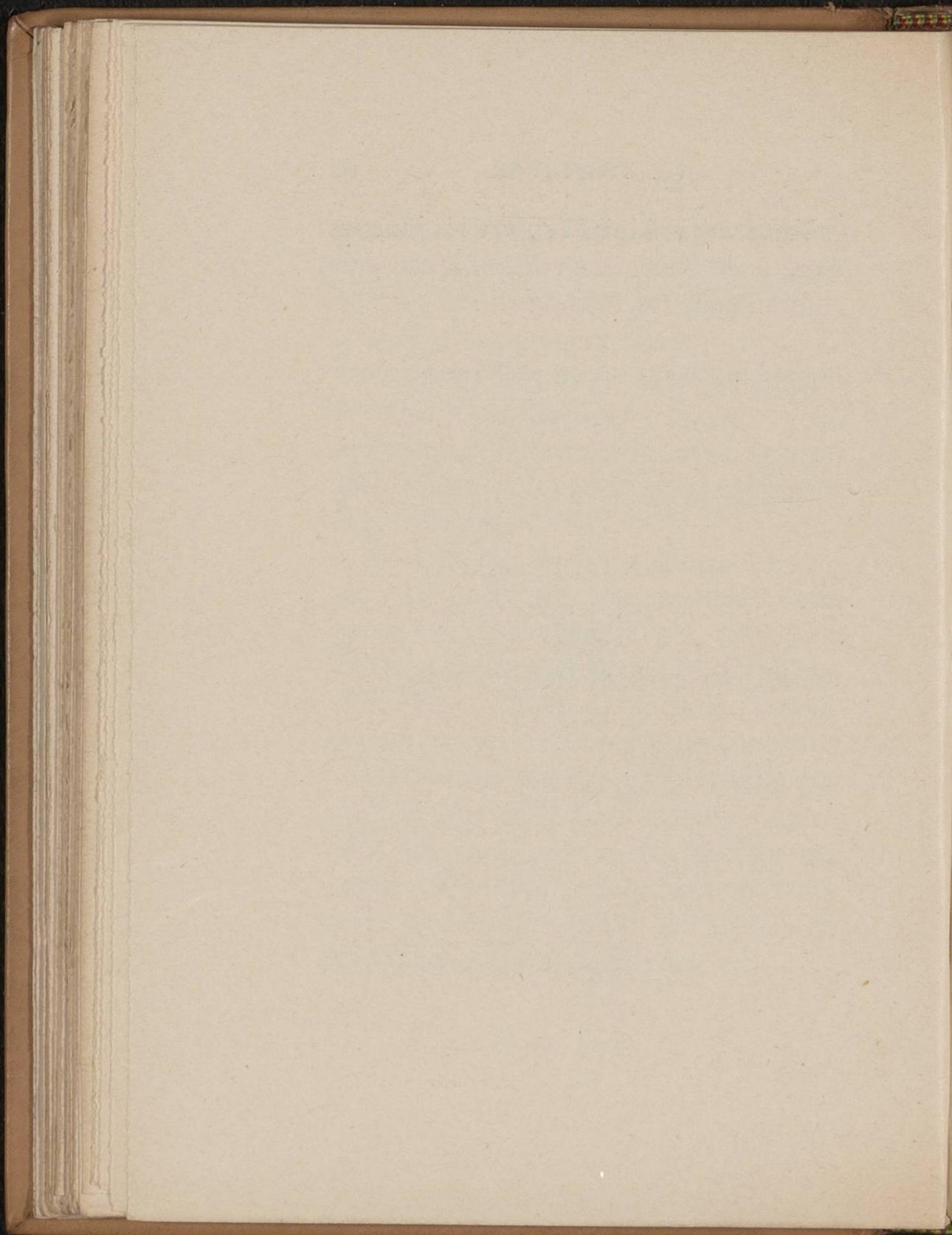
L'Italien continue à épier les fenêtres en faisant sa musique rotative; il entame une grande marche avec de gros battements, et les passants marquent le pas, la canne au bras...

L'artiste qui vient du travail, le soucieux, le poète qui cherche l'idée entre les pavés, le flâneur, la tête vide, s'arrêtent et se reposent devant ce tableau qui a des couleurs, des tons, des reflets, des coins, des détails que la plume et le pinceau ne mettent guère sur le papier, et que le hasard dessine si bien dans les rues, quand les décrets sur papier communal ne lui font pas défense de crayonner dans les carrefours ses croquades si vite effacées.

Nous voilà réduits à suivre les joueurs d'orgue de Barberi, en disant à peu près comme dans *les Plaideurs* :

Pour rêver dans la rue on n'offense personne.







**N**os grandes villes remuent, dans leurs bas-fonds, une lie grasse, une écume de crime... Et là-dedans, devant le morceau de pain, une mêlée, une bataillade, les crocs sortis, un massacre de faibles.

Il faut vivre. C'est le mot implacable. Les « honnêtes » imaginent des roueries, manigancent des négoce ou exploitent leur adresse en des métiers cocasses. Le moraliste, qui ne se compromet pas avec ces marouffes de la boue,

ne se soucie des chinoiserries de destinée qui font d'un homme un astronome de place publique, un éleveur de singes, un tireur à la carabine dans un cirque ou un tapireur de perroquets... Mais il y a, plus bas encore, les découragés, les incapables, les inertes, le tréfonds de la populace, la vermine tassée des bouges

Ce vautrement de l'oisiveté dans le mépris répugne, — et néanmoins séduit l'observation et l'attire irrésistiblement en ces marécages empoisonnés.

Car voici le culte sordide et traînant à musse-pot de la Frime trismégiste.

Dans le débraillé livide qui vagabonde, rôdaillant sur la piste de l'occasion, des guenilleux, des pelés blémis, râcleurs de gabegie, écumeurs du macadam, plumeurs de gogos, pirates du ruisseau, des traîneurs de besace, dé-

nués mornes, circuitant machinalement, des errants chassant le bout de cigare. Des claque-dents, le chapeau verdi tombé sur les yeux, dorment le long d'une porte; les dalles sont pacagées par des vieux cassés, figures délabrées, souffrants qui en ont plein le dos de la vie, — des gens qui ne savent pas rire. Muets, sans le courage d'une plainte, ils se traînent, ces êtres vides, l'âme écrasée de lassitude, dans un sentiment d'inutilité irrémédiable. Et dans la torpeur du découragement, elle ne les galvaude plus, la promiscuité avec la canaille franche qui gouaille : Moi, je chipe!... On vit pêle-mêle dans ce nauséux amas de créatures déjetées, souffletées par le guignon et digérant tous les affronts... Il faut bien vivre.

De faux joyeux travestissent leurs peines avec une pitrerie blagueuse, fa-

conde qui voudrait suborner le sort.

Tous, cependant, allongent et étendent sans cesse la série des trucs, des tours de souplesse, des diplomaties, des ressources ingénieuses et des essais d'entregent magique pour obtenir enfin une portion de cette indispensable provende.

On ne sait pas ce qu'il faut parfois de génie pour conquérir deux sous...

Et sur cette foule qui picore le pavé, passe un grelottement endolori, un grand frisson de misère.

L'enfance — c'est navrant — est mêlée à cet enfer : des gosses élevés à la matraque, des moutards vidés de tous sentiments et qui savent le noir de la vie et s'en fichent pas mal, de petits éreintés qui ont des yeux de vieux et des roublardises de filous retors, et tous les polissons vaguants qui sont le mau-

vais esprit des rues, la méchanceté du trottoir. Ils sont la malignité perverse qui charbonne les peintures fraîches, attaque la décoration des monuments, et ébrèche les fontaines.

Cette vipérine marmaille la connaît à l'endroit et à l'envers, et il ne faut pas la lui faire.

L'apprenti, aux yeux phosphoreux, cogne en passant une gosseline de blanchisseuse et lui pince la cuisse, lui jetant :

— Sacrée gueule !

— Imbécile, répond la fillette.

Et s'éloignant, poursuivant leur chemin, c'est avec des retournements qui grimacent et à pleine gorge que la partie d'invective continue :

— J'te veux tout de même... si tes jambons ne sont pas trop secs.

— Cochon ! répond la fille en crachant.

- Tu verras qu'il y a de quoi.
  - Je t'enzute!
  - Apprête toujours la paillasse.
  - Va donc à l'hôpital, pourri.
  - T'as déjà trop à faire?
  - Voleur!
  - Salaude!
  - Retourne en prison...
- Le gamin fait un geste.





**L**e coin des bons élèves, des assouplis, des besogneurs rangés, de ceux qui décrochent les médailles — ces bons points en bronze officiel. Braves ouvriers, employés ponctuels, fonctionnaires méticuleux, tous, forçats des bagnes de l'industrie et du commerce, trimeurs méthodiques, respectueux des omnipotences des armées et des magistratures, hommes d'ordre!

Ces asservis, esclaves de la domination

industrielle, serfs de la féodalité de papier des administrations, sont usés quotidiennement, bafoués par les directeurs, volés par les protégés; et, comme leur fierté, leur énergie intellectuelle est déçue.

A la sortie de ces prisons de l'honnêteté, on les voit, le dos ployé, comme tendu pour les coups, on les voit regagner la demeure, vite et vite, sans une minute de gâchée. Une préoccupation dure et unique s'enfonce dans la médiane frontale : le lucre unifie ces labeurs.

L'ouvrier et le commis, hommes à manivelles, remontés pour la quantité de travail toujours identiquement répété, peinent, dorment et recommencent, le cerveau figé, et ignorant la couleur du ciel qui resplendit. C'est la bonne bête suffragiforme, celle que

reconnaissent les vertueuses sociétés pour l'amélioration de la race humaine. Tant pis, si le rachitisme, qui les pénètre avec les moisissures de l'atelier, leur empoisonne le sang, leur décolle les poumons, leur plombe les joues. N'importe ! L'acharnement du gain les tient et les possède.

Ces fonctionnels se ruent aux établis et aux pupitres, s'arrachent les minimales places avec une souple opiniâtreté de tudesque. Des luttes compétitionnantes renversent les possesseurs ; devant l'avidité du patron, s'étale en offres pressantes, le travail tombé à prix vils ; le salaire s'amincit piteusement. Des culbutés, des évincés chutent et dégringolent dans l'indigence la plus désespérante. Rien ne s'ouvre devant leur bonne volonté inefficace. Le courage s'use chez ces braves qui cherchent du

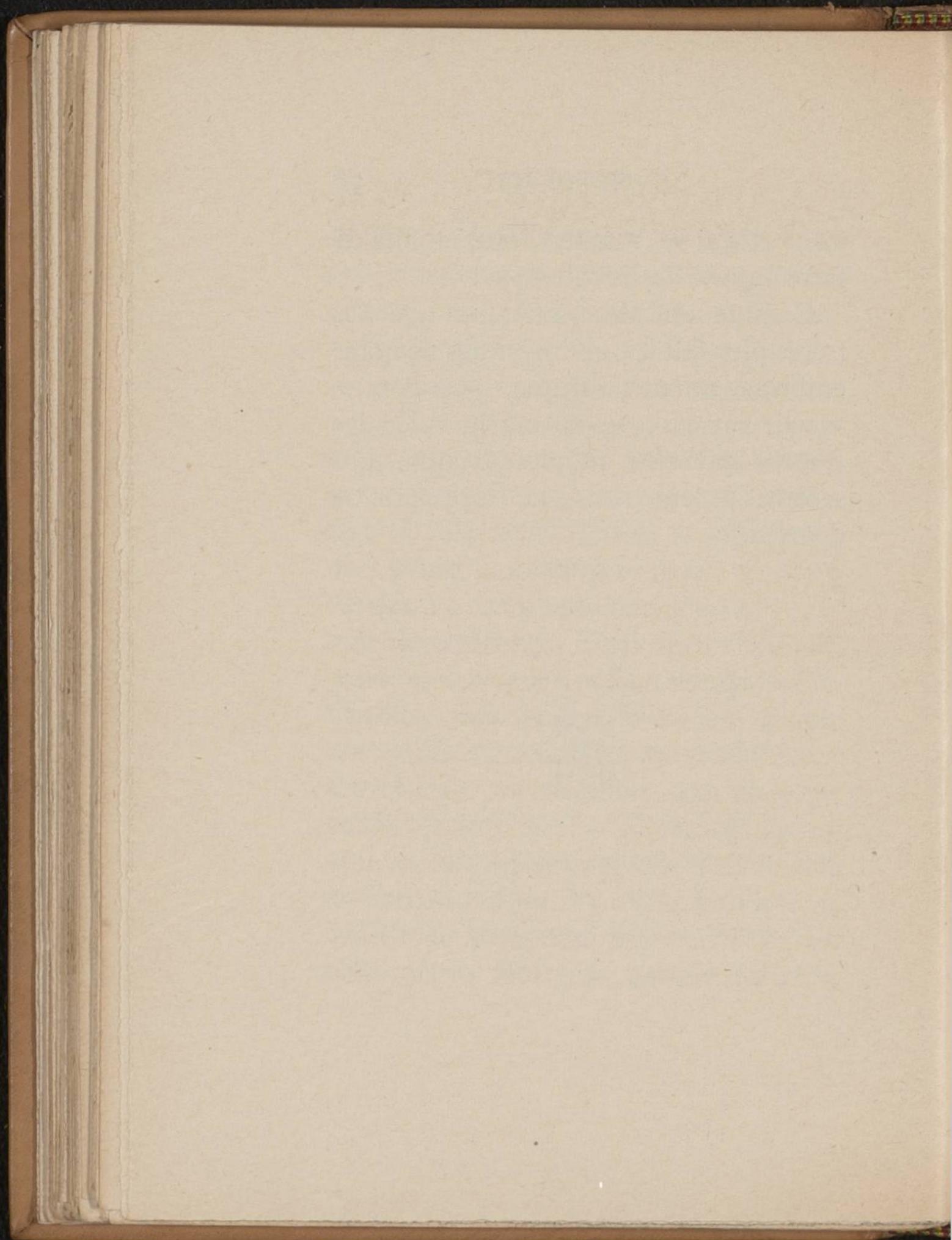
travail, — et ils tombent, étouffés dans l'avalanche des demandes et des requêtes, piétinés sous la presse débordante des postulants.

Combien, parmi ceux qui voient chaque jour le potage fumer sur leur table, songent que des hommes, abîmés par l'adversité, s'arrêtent devant un chantier de construction et implorent une peine à accomplir pour ce qu'on voudra?... La grossièreté d'un surveillant les rembarre. Et ils s'en vont, tête basse et l'estomac vide. Pourtant, ils n'ont fait rien de mal. Pourquoi ce châ-timent de douleurs et de souffrances ? Est-ce que les satisfaits ont la conscience plus nette?... On ne sait pas ce que ces longs jours de martyre versent de noirceur dans les âmes simples, — et l'on ne comprend pas la docilité de cette grosse brute de peuple qui a la

force et qui se soumet : on s'étonne de la bénignité des révolutions!...

Comme on aimerait, ainsi que des frères plus faibles, ces mystifiés de notre embrigadement politique, — si l'on ne voyait pas ces sots faire à la volée des flopées de sales mômes criards, qui seront, à leur tour, les suppliciés de demain.







**U**ne rue est le domaine de la bohème, de l'inaction qui vit d'air et se régale de soleil...

Désœuvrés de tout acabit, cerveaux piqués des vers, cœurs sans ressort, vaincus et effrayés, éclopés de la combativité sociale, confondent sur le trottoir le trimbalage de leurs existences machinales. Ces traîne-savate, mollement, liment l'asphalte et usent du temps. Sans but aucun. Leur fatalisme se laisse pousser. Ce sont organismes

végétatifs, vivant de l'un et de l'autre, dans un communisme accaparant et donnant, sans regarder. Il leur paraît très simplement naturel que les habits de nos amis soient nos habits. Indifférents à tout, immensément, dédaigneux des horreurs comme des sublimités du gouvernement, inconscients des usages et des modes, ils n'aiment que les belles journées... La vie est une douce plaisanterie qu'ils supportent avec un bon caractère, sans la peine d'un ressentiment, ces bonasses qui sont des déchets de poètes : des lyres sans cordes.

Comme Murger, ils ont l'estomac délabré par les privations, et demandent comment c'est, une indigestion.

Et ces pauvres sont des gaspilleurs. En très intime fraternité, ils compagnonnent avec le hasard et tous les hasards. Ils vivent sans savoir comme,

escomptant toujours la bonne fortune du lendemain. Ils cajolent l'avenir comme un oncle à succession. Pour le moment, ils grapillent l'occasion ; ils végètent avec l'argent trouvé, l'argent qui n'est pas un salaire. Leur peine, à ces aristos dont les poches sont trouées, serait au dessus de toute rémunération. Ils ne sont pas chipeurs, mais emprunteurs avec la conviction du remboursement — qui reste toujours une patiente conviction. Des quémandages sont chuchotés et appuyés de prétextes immenses :

— Prête-moi cent sous... C'est pour donner à mon architecte. Je fais construire.

Quand la faim abusive les talonne, — ces jours de panne où, comme dit Boisroger à Charles Demailly, « on donnerait trois millions pour avoir trois francs », — ils doivent bien forcer leurs

protestations et ne gardent aucune réserve : ils ne peuvent rien garder... Comédie de ces relations financières entre gens à tu et à doit avec tout le monde ; des esquivements de malchanceux que les dettes harcèlent ; le triomphe de la pièce de cent sous conquise et la radieuse possession d'un paquet de tabac ; des figures détournées vous évitent comme un hostile : vous avez eu un louis d'obligeance.

Ils flânent, ils flânent, ils flânent, ces dévôts de Sainte-Paresse, la divinité qui a des clémences pour ses Ganymèdes, la fée des bonnes heures dissipées et des jouissances vicieuses, la patronne des savoureuses délices qui sont autour de l'existence, le bon génie de l'homme — car c'est à l'inspiration de la Paresse que nous devons ces dominantes inventions qui suppriment des peines et des fatigues

et facilitent nos travaux ; c'est la Paresse qui enjoint au progrès de matelasser notre existence.

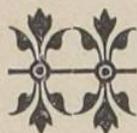
Leur fonction insoucieuse, à ces flemmards, est donc la ballade calme dans la sottise moutonnaire des foules. Et quoi qu'il advienne, ils restent les bons enfants d'une humeur toujours contente, les baguenaudeurs qui, le front sans ride, ramassent des amusettes.

La seule chose sérieuse pour eux est ne rien faire. Le reste est jeu, futilité, peine perdue et vaine occupation des doigts... S'échiner ? Pourquoi faire ?

Leur traînaillerie satisfaite les frotte au luxe des autres ; ils regardent les repas dans les restaurants, et le moelleux des bancs publics leur convient tout à fait pour cuver la fatigue de l'inaction. Puis, après ces dîners de mémoire et ces digestions à vide, ils reprennent, dans

leur impériale indolence, l'usure lente de leurs semelles, en vagueries qui sont capricieuses comme un flottement d'épaves.

Et ils font risette au destin, et ils chantonnent comme des peintres en bâtiment, — car ils ont des âmes de très altiers philosophes, des âmes inaccessibles et dans lesquelles il fait toujours beau temps.





**B**éant, sous de larges verrières, le café est une place publique mise en magasin. Son débordement de tables est une vitrine qui étale des consommateurs; c'est une boutique de paressants.

Là, le trottoir, prétentieux et gonflé, est entré dans une maison — et on trouve encore du public, du public stagnant, en masse, et formant congrès de maniganceurs d'affaires. Tous couvent une envie; chacun, à son rôle, brasse

un arrangement. On plaide, on défend, on arrache des profits, on discute, on chicane, on marchande, les sourcils tendus. Des têtes comploteuses se rapprochent au dessus des tables; des regards luisent et ferrailent. Et un pérorateur tire un porte-feuille, étale des papiers, prouve son dire.

C'est la petite Bourse des flibustiers, — et ils opèrent, se donnant tant et plus de l' « honorable » au nez, comme les pachas de la politique. Ces personnages, à la pêche d'une bonne affaire, sont laids au moral : têtes bêtes autour desquelles voltigent des claques, figures soucieuses qui cachent mal le vide de la cervelle.

A détailler, l'air de supériorité blasée du garçon : il la connaît dans tous les coins, la mauvaise blague.

Des gandins — dont l'intelligence

s'élève jusqu'aux complications du lawn-tennis — clament bien haut leurs paris aux courses prochaines.

En évidence, des malins de province, qui donnent à leur chapeau de fanfaronnes inclinaisons, lisent les faits divers...

Être là, contemplatif, au milieu de tous — et seul... On voit le spectacle des physionomies; et on glane des remarques que l'on ne note pas, des remarques qui traversent seulement cette jouisseuse fainéantise dans une atmosphère étrangement surchargée... Atmosphère d'un composite très drôle : du renfermé, du tabac vieux, des subtilités d'alcools anisés, des odeurs lourdes de bières, le soufre des allumettes; des bouffées graillonneuses arrivent des cuisines; et du plancher partent des émanations d'ordures triturées. Monte,

encore, la suée des grogs se volatilissant ; puis, des parfums de femme. D'autres senteurs surviennent qui « nuancent » cette touffeur, lavée de temps en temps par les coups d'air lancés à l'ouverture de la porte.

Celui qui ne fume pas, analyse de la narine un emmêlement d'odeurs disparates, d'un embrouillement amusant.

Ainsi, la paix est suave. Un isolement sans solitude.

Alors, le cerveau, délivré du train-train des basses besognes de chaque jour, vit de ses rentes. C'est un luxe de l'esprit, une friolerie, une paresse de gourmet, un repos bercé au roulement des dominos, au ramage des potins, dans la confusion des jacasseries de bric et de bock.

On se laisse aller à l'étourdissement. On s'abandonne au temps qui coule.

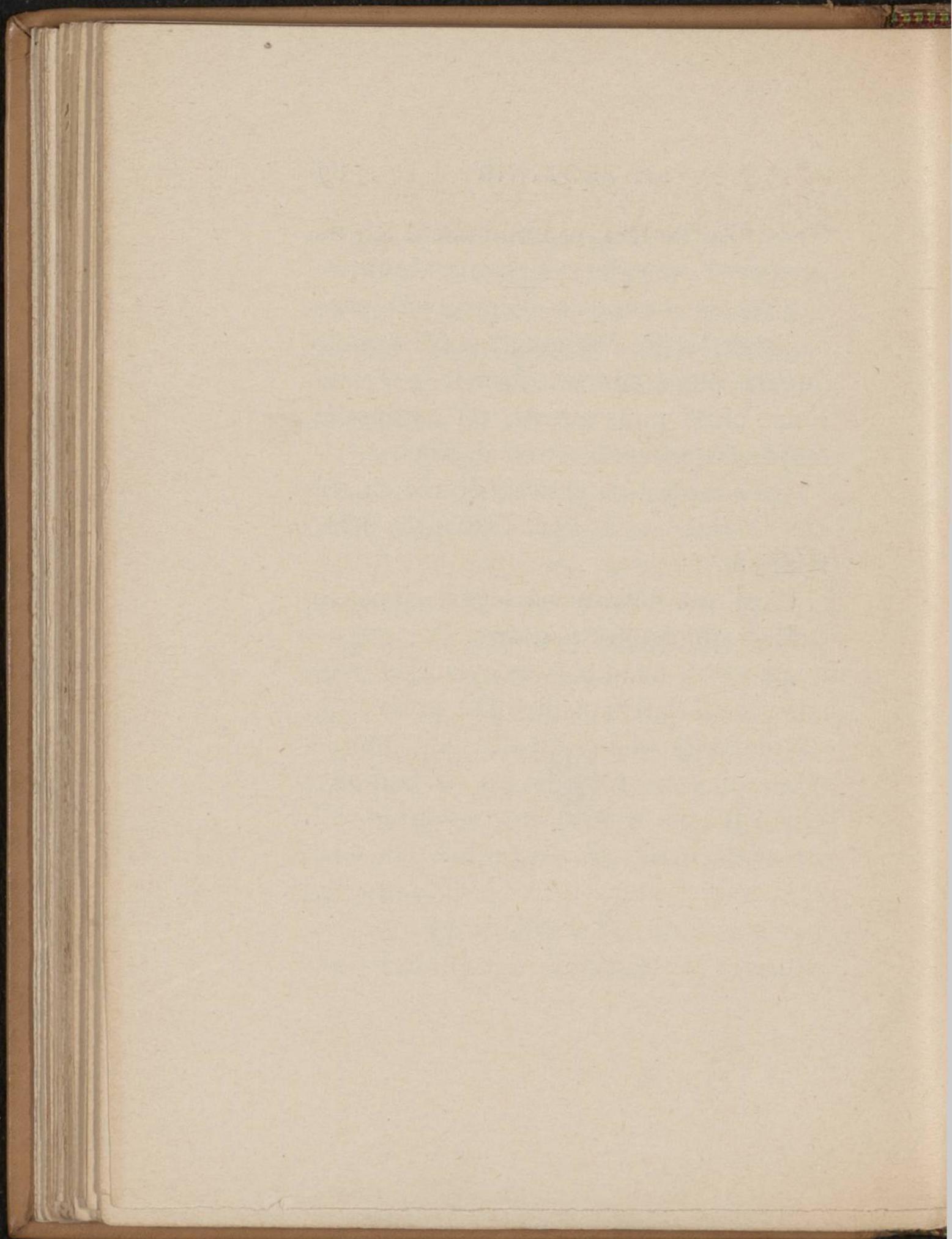
On s'absorbe très profondément, en ne pensant à rien, les réflexions absentes.

C'est le bonheur d'éprouver sans analyser, et de vivre en soi : il semble que la physionomie, fermée à l'extérieur, close pour autrui, est retournée et que l'expression est en dedans.

Un soupçon de griserie donne chaud aux idées, — et on demeure béat, fakirisé.

C'est une flânerie sans pas, dans ce café — qui est la rue assise.







**L**e trottoir, c'est aussi la chasse réservée aux dames qui s'éveillent avec les réverbères, et, tapageantes, viennent se cavalier, et œilladent ceux qui aiment à la gamelle.

Nous avons hautainement le prompt mépris de ces filles, — cajolées quand les voisins ont le dos tourné. Mais, c'est encore du malheur, du guignon social, de la misère bien attifée, — et aussi le plus saisissant sujet d'observation, la nature la plus difficile à pénétrer.

Ces désabusées flottant dans une vie de hasard ballottées dans l'au jour le jour, sont blindées d'insouciance. C'est le monde qui les fait impudiques. Et elles ont tué les sentiments gênants. Ce sont des femmes dans lesquelles il y a des coins morts. Seule, la coquetterie survit autrement que par nécessité de profession, et plus d'une donnerait son salut pour une belle robe.

La vie les a balafrées de douleurs et d'outrages qui se gravent en fatigue précoce sur la figure; mais elles badigeonnent du fard par dessus et se peignent des enseignes de joies sur les joues.

Certains jours pitoyables, on souhaiterait être l'ami confiant de ces filles réduites, leur servir, avec de l'affection, un peu de réconfort; ce serait pour un homme au dessus des préjugés de son tailleur, une tâche bellement charitable,

— et une stupéfiante leçon d'humanité. Savoir ce qu'il y a, vraiment, dans les têtes déconcertantes de ces femmes de chasse, voir l'envers de leur mise en scène, suivre leur effrayante dégringolade dans les trucs grossiers, les effronteries de toilette et les hardiesses qui allument le client.

Mais, il est des maux que seule l'amputation guérit, — et elles sont irrémédiablement gâtées et perdues, ces créatures aux grâces safranées, aux duplicités maquillées, et devenues appeau de lubricité.

L'unique curiosité est de suivre, sans compassion, les roueries de ces brocanteuses de vices, de ces vieilles déchues, chevronnées de la galanterie qui minaudent du groin, dont les rires sont des grimaces jaunes et dont le regard dit : si vous avez de l'argent?...

Les limites de la basse effronterie reculent et s'élargissent devant ces filles de misère, devant ces voraces avariées qui établissent au coin des rues des boutiques de luxure, et qui jujubent leur voix avinée pour polir des invites... Malaria de l'amour.





**C**ette fripouille est d'un intérêt qui étonne... Elle type l'homme des villes, détraqué par le vice, la cervelle gâtée, les facultés faussées, la conscience trouée, et un esprit où fumèle de l'alcool. C'est navrant, — mais d'une analyse bien plus curieuse que l'étude du rustre pacant ou du sauvage sur lequel s'empilent des rapports et des détails anthropométriques. Au lieu de ces animaux simples, grossières machines mues par des instincts, nous trouvons l'être trop avancé, frappé

par l'abus de la vie, l'être pourri par la civilisation. Les effrois que darde cette étude donnent l'épouvante de la domination du mal ; des craintes de la gangrène nous font soupçonner, jusqu'en nous, des symptômes pernicious et l'horreur des stigmates fatals. « Comme pour se faire pardonner les écœurements intimes dont sa banalité fouette notre inappétence, a dit Paul Bonnetain, la vie, à certains jours, offre au rêveur s'amusant à se voir vivre, des surprises qui sont des épouvante-ments ».

Toutefois, c'est un devoir de connaître les tares de la vie, et d'examiner — comme des verrues du trottoir — les monstres encagés dans les capitales, les éhontés drapés avec suffisance dans leur turpitude et qui jouent ouvertement le grand jeu du crime. Au nombre de ces

avilis fangeux, dont les autres ont un fumet de faisandage, il est des gaillards d'intelligence fine et déviée, des malins qui montent des coups de tacticiens, des roués et des filous étonnants, — il ne leur manque vraiment que « la parole ». En définitive, à notre époque, dans notre monde cadenassé par tant de juridictions, il ne faut pas être un sot pour commettre le mal un peu proprement. On est devenu très difficile; et on ne triche pas comme ça, tout niaisement, avec maman la Société.

On doit reconnaître, après tout, que les plus plats, à présent, ce sont les bonnes gens, vertueux comme le furent père et mère. Et l'on s'embêterait ferme sur la planète s'il n'y avait que cœurs honnêtes et âmes au sucre. Ce serait moral, — mais combien insipide! Le chenapan, esprit combineur du mal,

est le bravache qui donne de l'émotion à la guerre des intérêts. Cette fauve engeance du meurtre aux aguets a des surprises, des coups de génie ou des foucades de révolte... Voyez l'arsouille promenant par le monde son groinement de ragot ; quelle étrangeté, quel caractère violemment dessiné chez ces maléfiques aux yeux cillants, quelle intensité dans l'interlope pittoresque des taquinés de la faim, des ratés blafards, des sombrés valetants, des insoumis et des désespérés qui poussent, en meetings confus, des clamitations d'injustice et écrabouillent avec de grands mots « l'infâme capital ». De formidables vengeances se concrètent contre le bonheur et calment, dans un peu d'espoir, les angoisses geignantes et ces haines irrépressibles qui ont faim de viande humaine.

Au coin du trottoir — prologue du bulletin des tribunaux, — grincent les conciliabules de la roulure moisie. En des carrefours inoculés, le brave qui sait vaincre ses rancœurs, apprend la sociologie gangrenée dans son exsudation de misères, les purulences citadines, les cancers des civilisations, la morbide névrose dans laquelle croupissent la racaille sordide, cariée de crapuleux penchants et le populo infesté des maux honteux de la modernité.

A l'aspect de ces soues, des jobards se sentent pris de nausées et ont des effrois de petite marquise devant une puce. Ils veulent tout de suite se réfugier en province et célèbrent la paix des rues herbeuses et l'ineffable des mœurs patriarcales... Mais c'est l'identique au fond : sous une plus forte croûte d'hypocrisie, les mêmes passions basses et les hommes

dupeurs, — avec moins d'esprit et de désinvolture.

Donc, mieux vaut, avec un honnête et franc courage, regarder comment partout — avec l'officielle surveillance de la sabrocratie — se perpète ce cuisinage de saletés, ce trifouillage de galapiats, de tâcheronnes de l'amour et de marmiteux, sous le putanat vénal de la Société. Et remué, secoué, pétri, cela devient l'énorme pâtée démocrasseuse que mange le Temps.





**A**près ces déambulantes contemplations de la vie du trottoir, quand, sur ce fumier de ville, où grouillent les véreuses coquinerics, on ne trouve d'apparences de bien que devant les menaces du code, — couardise des religions, puissantes par le diable châtieur plus que par le dieu clément et juste, — les grands seigneurs de la morale sont pris de la dégoûtation de cette chiennaille qui pue la civilisation avancée. Ils ne dai-

gnent plus se commettre avec semblable tourbe. Ils s'écartent, le mouchoir sous le nez, et académiquement requièrent des gendarmes plus nombreux pour balayer aux prisons ces immondices sociales...

Plaisante indignation, qui ne cache ni l'incapacité de ces théoriciens, ni la venette de ces faibles.

Pourquoi ne pas aller bravement au mal, l'examiner, le détailler de près et savoir, véritablement, à quel point peut se densifier la concentration de la crasse dans les âmes? La curiosité est le ressort qui fait jaillir les sciences : connaître, savoir pourquoi et comment? Surtout en ces complexités immorales, il faut patauger de droite et de gauche, fouiller, creuser, s'enfoncer en pleine ordure et épouiller l'individu. Nous avons trop de savants châtrés, de ces

solennels incurieux, bornés comme les imbéciles qui n'ont aimé qu'une femme et qui pontifient nigaudement sur l'insaisissable féminin. Le peuple ne s'avoue qu'à ceux de ses amis qui tablent avec lui journellement. Aussi, les esprits utiles pour la conduite des hommes ne sont pas ces doctes, congestionnés de lectures, exilés dans leur bibliothèque. Ce ne sont là que maniaques, collectionneurs de petits documents préparés, tresseurs d'utopies, savants qui meurent ignares, ignares des profondes choses que l'on apprend en regardant passer les gens. On ne fait pas de morale sans toucher le sujet. On ne fait pas de science sociale en chambre. De tels honorés guérisseurs de maux ont fort à apprendre près des praticiens qui ont manipulé de la sociologie saignante et empuantie. Ceux-ci

ont pu voir tout l'extraordinaire qui entoure le phénomène de la vie ; ils ont pénétré les monstruosité qui maculent toute agglomération. Voyeurs et compréhensifs observent les scènes simples dénichées par le hasard qui flâne : un intérieur d'arrière-boutique, un marchandage chez l'épicière, la saleté d'une ruelle avec l'étente de ses linges qui sèchent — et ils trouvent un intérêt de *science* dans l'échange de banalités entre deux ventripotents qui s'emplissent de bière... Mais, les filles publiques connaissent mieux le monde que nos entasseurs de tomes. Celles-là sont des savantes de nous ; ce sont les confesseuses de la société ; elles ont vu le tréfonds des hypocrisies et des bassesses, — et leur cynisme, leur audace débrillée est une docte philosophie qui ne s'étonne plus de rien. Elles savent ce

qui n'est pas imprimé; elles ont vu ces redoutables vérités devant lesquelles tant de capons, quand un coin de voile semble se lever, se sauvent épouvantés. La fouilleuse observation de l'artiste est bien plus experte que les rapports des sociologues, — ces médecins qui n'ont pas touché les maladies de la civilisation.

« Savoir les autres, c'est encore un moyen d'être quelqu'un. » C'est sur l'asphalte des rues que se trouve l'observatoire : la vie du trottoir est aujourd'hui dominante dans les cités d'importance. C'est là que l'envie travaille et que le dol opère. C'est là que les expérimentateurs sauront, — et finalement comprendront l'illusoire bénin des réformes de l'hygiène sociale. On ne changera pas l'intime de l'homme. La civilisation augmente le nombre des

coupables. Et le même être arrivera toujours à la même condition sociale. « Le rêve, c'est le paradis — et l'enfer seul est de ce monde », a dit Blanqui. Le corps social est éclopé : il a une jambe de bois, sur laquelle des charlatans de banquets s'évertuent innocemment à poser des emplâtres de philanthropie... Jamais on ne supprimera cette claudication.

Comme en toute œuvre de vérité implacable, il faut de la vaillance pour pénétrer l'humanité; et le travail, compliqué, a des heures rebutantes. Un artiste qui scrute des bonshommes, me disait : il y a des jours où je me grise — parce que je me tuerais.

Et cependant, plus on tourne cette kaléidoscopie cérébrale, plus on suit ce carolement de misérables, plus on enfonce en cette chaologie goujate de

pouacres avides en quête de fripaille, plus on observe, en badaud immobilisé, ce trottoir — laboratoire de vices et de haines tranchantes, — plus on connaît ce microcosme de la vermine, plus on a tâté les pulsations de ruisseau, — et plus, aussi, on se sent isolé de ces rampements, de ces éructations... Devant cette vastitude souillée, — au dessus de laquelle se caricaturent les déconcertantes entéléchies du Juste — on se demande si l'on n'a pas un cœur dépareillé, un cœur égaré, tombé d'un autre coin de l'univers. Et l'on est seul dans la foule, seul sur cette terre engrossée de crapulerie, seul en ce monde gâté où l'humanité s'étend, vers rongéant une planète en décomposition.

Le cerveau a quelques amitiés — dans des livres.

Et quand, sans étonnement, on pousse

du pied des saletés ou des bêtises, on se remémore : c'est vrai, il existe des gens...

Juin 1889.



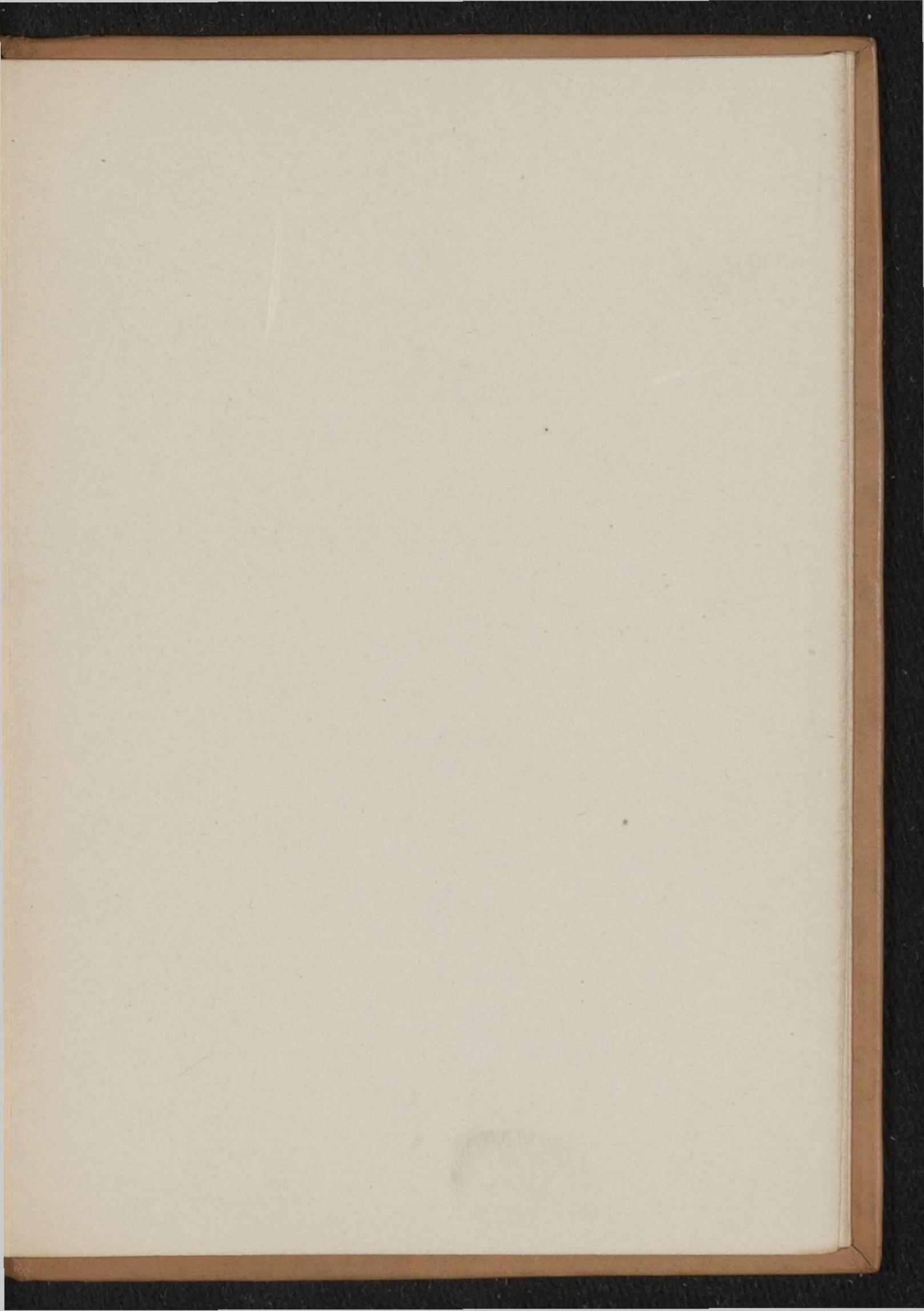
Celui qui voudrait garder l'intégrité absolue de sa pensée, l'indépendance fière de son jugement, voir la vie, l'humanité et l'univers en observateur libre, au dessus de tout préjugé, de toute croyance préconçue et de toute religion, c'est-à-dire de toute crainte, devrait s'écarter absolument de ce qu'on appelle les relations mondaines, car la bêtise universelle est si contagieuse qu'il ne pourra fréquenter ses semblables, les voir et les écouter sans être, malgré lui, entamé de tous les côtés par leurs convictions, leurs idées, leurs superstitions, leurs traditions, leurs préjugés qui font ricocher sur lui, leurs usages, leurs lois et leur morale surprenante d'hypocrisie et de lâcheté.

Ceux qui tentent de résister à ces influences amoindrissantes et incessantes, se débattent en vain au milieu des liens menus irrésistibles, innombrables et presque imperceptibles. Puis, on cesse bientôt de lutter, par fatigue.

*Sur l'eau.* GUY DE MAUPASSANT.



487



A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

A l'aventure, carnets de route.

En Wallonie, études de gens et de chemin de fer.



